

Quelques versions du réel

Laurence Côté-Fournier

Numéro 314, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté-Fournier, L. (2017). Compte rendu de [Quelques versions du réel]. *Liberté*, (314), 59–59.

Quelques versions du réel

Emmanuel Carrère, journaliste mais toujours écrivain.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

Emmanuel Carrère est un formidable conteur : quiconque est resté accroché aux pages de *Limonov* le sait bien, tout comme les lecteurs qui se sont découvert un intérêt inusité pour les premiers chrétiens en entrant dans *Le royaume*. J'ouvre ses livres en savourant d'avance mon plaisir, comme on va voir un ami qui a toujours une bonne histoire à partager. C'est d'ailleurs le cas dans *Il est avantageux d'avoir où aller*, recueil de chroniques et d'essais publiés entre 1990 et 2015, dans lequel sont rassemblés biographies d'artistes et de personnalités publiques, faits divers marquants et anecdotes personnelles.

Les habitués ne seront pas déstabilisés : les obsessions de Carrère sont présentes dans la série de portraits qui composent le recueil, notamment dans les articles sur des sujets développés dans d'autres livres (*L'adversaire*, *Un roman russe*). Si ses textes relèvent d'une démarche journalistique, ou à tout le moins généralement respectueuse des faits, Carrère aime spéculer, creuser les motifs qui expliqueraient tel ou tel acte, saisir les motivations secrètes des protagonistes de ses récits. Comme il sait le montrer avec brio, la vérité intérieure d'un être et la cohérence qu'il donne à ses actions sont infiniment plus riches et déstabilisantes qu'une lecture rapide des événements ne le laisse deviner.

Un nombre considérable d'essais mettent en scène des gens qui refusent leur réalité ou qui, à force d'efforts, finissent par lui imposer une transformation si profonde qu'elle en devient méconnaissable. La vie de Jean-Claude Romand, ce faux médecin qui a assassiné parents, femme et enfants pour éviter qu'ils ne découvrent le mensonge sur sa profession ayant cours depuis une décennie, est exemplaire de cette fascination pour *l'autre* réel que l'on se crée, mais elle n'est

pas la seule. Un long reportage raconte la frénésie qu'a suscitée un romancier, auteur d'un ouvrage mystérieux, *L'homme-dé*, dont on ne sait s'il ressort de la confession ou de la fiction. Ce livre culte raconte comment la vie de l'auteur, Luke Rhinehart, a basculé lorsqu'il a décidé de remettre toute décision au pouvoir des dés, et donc du hasard,

que les enjeux soient triviaux (quoi manger pour dîner) ou d'une importance capitale (tromper sa femme, déménager dans un autre pays). Les disciples de Rhinehart sont nombreux, et leurs ren-

contres avec Carrère ne montrent pas tant une bande d'illuminés que des gens avides de renouveler le domaine des possibles. La réalité peut être élargie; d'autres avenues existent, imperceptibles au premier coup d'œil parce que masquées par l'habitude.

Cet intérêt pour l'aspect changeant du réel trouve des prolongements en politique. Carrère, qui s'est penché sur la situation en Russie et en Roumanie après la chute du communisme, montre une attirance pour les figures ambiguës, de celles qui savent placer leurs pions sur l'échiquier de manière à renverser leur fortune. Un des reportages a pour cadre le Forum économique mondial de Davos. En compagnie d'Hélène Devynck, journaliste qui est aussi sa compagne de vie, Carrère fréquente pendant quatre jours banquiers et grands pontes de la finance, sous prétexte d'étudier la crise financière. Dans ce lieu isolé, chacun tient pour acquis que les autres, aussi, doivent être des invités de marque détenant pouvoir et capital : « Partant du principe que, si vous êtes là, c'est que vous appartenez peu ou prou au même monde qu'eux, la plupart vous accorderont avec courtoisie cinq minutes de leur temps. » Il est alors aisé, du moins selon Carrère, qui n'est cependant pas le premier

venu, d'accéder à des cercles habituellement fermés d'hommes d'affaires et de diplomates dans ce qu'un invité décrira comme le « Disneyland des grands ».

Les conversations que Carrère a avec ces puissants vont à l'encontre d'une certaine image à la *Wolf of Wall Street* :

Les grands fauves qu'on côtoie à Davos ne semblent, eux, pas cyniques du tout. Ils semblent sincèrement convaincus des bienfaits qu'ils apportent au monde, sincèrement convaincus que leur ingénierie financière et philanthropique est la seule façon de négocier en douceur le fameux changement de paradigme qui est l'autre nom de l'entrée dans l'âge d'or. Ça nous a étonnés dès le premier jour, le parfum de *new age* qui baigne ce *jamboree* de mâles dominants en costumes gris.

La naïveté déconcertante qui prévaut dans ce Versailles de l'aristocratie financière, loin de la révolution qui gronde, expose encore comment l'on peut se forger une réalité à part; comment l'on peut détruire le monde et se croire un saint. Un interlocuteur de Carrère lui rétorque que si révolution il y a, ce sera pour l'Europe et l'Amérique du

La réalité peut être élargie ; d'autres avenues existent, imperceptibles au premier coup d'œil.

Nord, pas pour l'Asie et l'Afrique, là où la richesse se déplace. Les attermoissements de Carrère seraient ceux d'un petit bourgeois perdant ses privilèges.

Reste qu'on a le sentiment, en lisant ce portrait de Davos, d'être entouré de frères de Jean-Claude Romand, peut-être incapables en personne de la même violence meurtrière, mais certainement doués pour masquer par un optimisme vague quelques bons sentiments et des promesses d'auto-régulation jamais tenues l'horreur d'un Barclays qui spéculer sur les denrées alimentaires et fait chuter du coup 44 millions de personnes sous le seuil de la pauvreté. Dans le Davos que montre Carrère, on se sent vite du côté de la négativité et de la haine, pour fuir les séances de méditation et les slogans invitant à « entrer dans l'âge de l'humain ». Cela serait risible si ces gens n'avaient autant de pouvoir. Hélas, la vision du réel que se forge une poignée d'individus finit trop souvent par contaminer la nôtre, sans aucun doute *pour notre bien*. **L**